

ALICE CHERKI : « LA FRONTIÈRE INVISIBLE » VIOLENCES DE  
L'IMMIGRATION

[Karima Lazali](#)

Érès | « Figures de la psychanalyse »

2007/2 n° 16 | pages 307 à 309

ISSN 1623-3883

ISBN 9782749208978

DOI 10.3917/fp.016.0307

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-figures-de-la-psy-2007-2-page-307.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Érès.

© Érès. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Alice Cherki \* :  
« La frontière invisible »  
Violences de l'immigration

• Karima Lazali •

Cet ouvrage d'Alice Cherki est une très belle réflexion sur la question de l'altérité.

Altérité dans ses différentes déclinaisons. En effet, à la lecture du livre, la figure de l'étranger devient multiple et plurielle. A. Cherki s'appuie pour cela sur la figure de l'étranger dans l'œuvre de Freud, pour qui l'étranger va de la part hostile du moi à rejeter à l'extérieur jusqu'à devenir ce lointain-proche et tellement nécessaire à la survie du nourrisson. Puis, il sera question du féminin, en position d'étranger pour les deux sexes.

Ainsi, il y a des figures de l'étranger et chercher à fabriquer une unicité de l'étranger, soit du Un, identique à lui-même, relève d'un déni de ce à partir de quoi le psychisme humain se construit, à savoir le multiple. La subjectivité est plurielle, de structure. La question fondamentale de l'ouvrage serait : que se passe-t-il lorsque le politique lui-même

se fonde sur une évacuation de cette dimension des différentes figures de l'étranger ? À quoi répond cette volonté d'effacement de l'altérité ? Pourquoi cette terrible tendance, ici ou là-bas, à vouloir produire du même et surtout à maintenir de l'identique, source de revendication identitaire, « lit de tous les intégrismes » selon l'auteur. Là, l'auteur, dans une fidélité à Freud, rappelant qu'il n'y a pas de distinction entre le sujet de l'Inconscient et le sujet du collectif, nous propose une piste : il y aurait dans le psychisme, comme dans la construction du politique, une tendance « narcissique » à créer du Un, qui se referme sur lui-même dans une jouissance primaire. L'étranger creuse cette clôture et menace le système. Il n'est donc reconnu qu'à partir de son étrangeté et il reste assigné à cette position. Assigné quasiment à perdre son étrangeté pour lui-même. Il devient de ce fait empêché d'être étranger à lui-même et donc un exilé. Il demeure sans

---

\* Éditions elema, 2006.

laissez-passer pour circuler. Un exclu de l'intérieur. Autre façon d'être enfermé dehors, pour reprendre le titre de l'ouvrage de S. Rabinovitch.

Mais la figure de l'étranger ne se limite pas à cela, elle se situe aussi dans des bribes de son, fragments psychiques non représentables, hors langage, « silencieux » qui trame pourtant le discours du sujet et ordonnent sa mélancolisation mais pourtant ces fragments non représentables demeurent exclus de la possibilité d'être traduits dans et par le langage et exclus de la possibilité d'être reconnus. Ces bribes figées, cadavérisées, qui ne trouvent à se loger ni dans l'histoire singulière ni dans celle qui est collective, vont venir prendre corps, dans l'attente qu'une oreille d'analyste leur prête voix. Ces fragments encryptés ne pourront circuler que clandestinement hors parole, dans les failles du corps symbolique et pourtant bien accrochés à ce réel du corps, comme en témoignent les différentes vignettes cliniques de cet ouvrage.

À travers ces bribes, témoins muets de comment l'humanité d'un homme peut être atteinte, l'auteur pense à une définition du trauma au carrefour du singulier et du collectif, là où le psychisme singulier rejoint la question du politique. En effet, elle entend comme un appel les désarrois muets d'une langue qui a été atteinte dans sa capacité à se faire abri, lieu d'accueil et de circulation. L'auteur pense aussi bien aux enfants juifs pendant la Seconde Guerre et à leur descendance, qu'aux positions des colonisés pendant la guerre, qu'aux générations d'enfants de migrants, et plus particulièrement à la migration algérienne et aux interdits partagés ici et là-bas quant à laisser se construire une histoire, qui ne repose pas sur le silence d'un ayant eu lieu. Il sera également question de la position des enfants héritiers des violences coloniales mais aussi bien ici que là-

bas. Il apparaît donc qu'il y a du commun ! C'est là que l'ouvrage devient une véritable réflexion sur l'intrication du psychisme et du politique.

Il semblerait que quelque chose dépasse les frontières réelles, géographiques lorsqu'il s'agit d'un système politique qui se tient à partir d'un point fixe : l'exclusion du pluriel et le retour dans le réel de cette exclusion. Afin de maintenir de la pureté dans l'origine, ou plus précisément une origine « originelle », hors des lois de la transmission et de la filiation, c'est-à-dire hors des lois du langage. Une brisure se produit au niveau de l'humain.

Pour l'auteur, ces « enfants des guerres et des catastrophes sont porteurs d'états d'empêchements subjectifs ». Cela convoque le psychanalyste dans son travail au quotidien, mais aussi dans sa responsabilité vive et cruciale dans la fabrication du lien social. Dans ce contexte, dégager le sujet de son effacement ou parfois de son écrasement devient là aussi une affaire politique, qui renvoie à la manière dont les remaniements subjectifs induisent des transformations du lien social. Mais l'auteur s'intéresse aux situations où le politique ne joue plus sa fonction de tiers symbolique, séparateur, c'est-à-dire aux situations où le politique écrase plus qu'il ne favorise l'émergence d'un sujet de parole, étranger à lui-même et aussi sans cesse en mouvement et en déplacement. Elle propose d'accueillir les bribes et autres fragments cadavérisés interdits de séjour. Autrement dit, le transfert devient là une façon de se prêter comme lieu d'accueil, pour qu'ensuite le sujet s'en sépare. En d'autres termes, créer et provoquer un exil psychique, au sens du passage d'un lieu à l'autre. Ce travail de traduction de l'analyste est déjà un passage qui permet au sujet de remettre en circulation ce qui pour lui était « assigné à résidence ». Prêter ses mots à ce qui n'a pas de mots

pour passer d'un dire impossible au fait qu'il y a de l'impossible à dire.

L'auteur déplace le sens même de la frontière lorsqu'elle montre que certaines formes de lien social peuvent se fonder sur une exclusion des conditions de subjectivation. Le psychanalyste a aussi à prendre ses responsabilités face à l'Histoire collective et ses répercussions dans la construction de l'histoire singulière du sujet. C'est là que *La frontière invisible* peut être lue comme un acte dans lequel l'éthique rejoint le politique.

« Enfants de l'actuel, héritiers des guerres et des catastrophes », d'ici ou de là-bas, se rejoignent, qu'il s'agisse des héritiers de la violence de l'immigration ou des héritiers des pays en situation d'indépendance. Il y a les mêmes silencia-tions de l'histoire. Les frontières géographiques importent moins que les frontières psychiques construites comme des murs. Situation de clivage psychique, qui se tient tout à l'opposé de la conception de la frontière, comme lieu invisible de passage. C'est d'ailleurs ce qui tisse cet l'ouvrage ; c'est le fil rouge de cette succession d'articles. En effet, c'est de la frontière invisible qui est à construire, au sens où elle est passage, et ce aussi bien au niveau intrapsychique (par le travail de traduction, c'est-à-dire de création du refoulement là où il y avait de l'impossible à oublier et donc de l'impossible à se souvenir et à historiser).

La frontière invisible peut être la définition du sujet pris dans le langage et passant d'un signifiant à l'autre, pour qu'advienne de la signification.

La frontière est invisible dans cet ouvrage car elle ne cesse d'être en mouvement, en déplacement, et le lecteur lui-même se met à participer à cette traversée de l'espace et du temps. Puisque l'on passe du singulier au collectif, de la vignette clinique au texte littéraire. Et enfin de la situation de la France après la Seconde Guerre à celle des pays colonisés comme l'Algérie. Puis on revient vers celle des « enfants de l'actuel », à la fois enfants et petits-enfants de migrants. Et on arrive à l'idée que la guerre civile en Algérie à partir des années 1990 n'est qu'un retour du non symbolisé d'une Histoire qui se veut une et unique, c'est-à-dire d'une Histoire qui exclut l'autre de l'altérité, soit du pluriel qui la tisse. Une histoire unique, officielle, non trouée et ainsi qui ne laisse aucune place au sujet dans sa singularité pour qu'à son tour il la récrive.

Pour terminer, la frontière comme passage est dans la construction même du livre et dans le style poétique de l'auteur. Conviant le lecteur à circuler dans le temps et dans l'espace mais aussi dans ces lieux où la parole a déserté la vie. L'auteur prête à son lecteur un laissez-passer ! Et c'est là un acte de transmission inédit !

La lecture de cet ouvrage est incontournable dans un monde ravagé par des guerres sanguinaires, sans visage, avec pour seul hurlement le désastre subjectif. Espérons que ce livre franchisse les frontières d'ici et de là-bas pour qu'enfin le message soit entendu et qu'il se crée de l'interlocution !